SIXIEME ANNÉE. — N° 32. **L'émancipation des travailleurs ne peut qu'être l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.** SAMEDI 12 AOUT 1911.

LA VOIX DU PEUPLE

JOURNAL SYNDICALISTE PARAISSANT LE SAMEDI

ORGANE DE LA FÉDÉRATION DES UNIONS OUVRIÈRES DE LA SUISSE ROMANDE

RÉDACTION
Boulevard Carl-Vogt, 55, Genève
Dernier délai pour les manuscrits : le mardi

ADMINISTRATION
Imprimerie des Unions ouvrières
Pully-Lausanne

ABONNEMENTS
Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Etranger, un an, 6 fr.
LE NUMÉRO : 10 CENTIMES

COMPTE DE CHÈQUES POSTAUX N° II. 416
L'argent destiné au journal peut être versé dans tous les bureaux de poste, **sans frais,** en indiquant notre compte de chèques II. 416.

AUX CAMARADES

Nous nous sommes opposés à ce qu'une commission de rédaction soit constituée en dehors d'une Union ouvrière et sans être sous son contrôle direct. L'un de nous, dans l'un des derniers numéros de la *Voix du Peuple*, avait demandé que la Fédération des Syndicats ouvriers de Genève continue à assurer ce service, dont elle avait été chargée.

La démission de l'ancienne commission de rédaction de Genève nous a obligés d'assurer par nos propres forces l'apparition des numéros 31 et 32. Nous n'avons jamais eu l'intention d'accaparer la *Voix du Peuple;* l'absolue neutralité que nous avons observée dans ces deux numéros en est la preuve.

Actuellement la Fédération des Syndicats ouvriers de Genève a nommé une nouvelle commission de rédaction. Le comité de cette fédération nous dit qu'il « ignorera le différend qui existe entre quelques camarades et qu'il ne consentira à aucune polémique. » Nous n'avons jamais demandé autre chose.

Donc, à partir de ce numéro, la rédaction sera assurée par la nouvelle commission nommée par la Fédération des Syndicats ouvriers de Genève.

L'administration n'ayant été mise en cause, ni par nous, ni par nos camarades de Genève, ce service continue d'être assuré par les camarades qui ne s'en sont jamais départi.

A partir de ce numéro, tout ce qui concerne la rédaction de la VOIX DU PEUPLE (avis, convocations, articles, correspondances) doit être adressé au camarade Alfred Amiguet, 55, boulevard Carl-Vogt, Genève. Afin d'éviter tout retard, les correspondants sont invités à en prendre note.

Tout ce qui concerne l'administration (abonnements, rembours, expédition, etc.) doit être adressé, comme par le passé, à l'Imprimerie des Unions ouvrières, Pully-Lausanne.

Nous continuerons à collaborer à la *Voix du Peuple* au même titre que tout ouvrier syndiqué.

Ph. BARROUD. Paul VILLARD.
Louis BAUD. Henri BAUD.

Fédération des Syndicats ouvriers de Genève

Aux syndicats, aux collaborateurs et amis de la *Voix du Peuple.*

A la suite des incidents et divergences de vues qui menacent de porter un grave préjudice à la bonne marche de notre organe, le comité de la Fédération des Syndicats de Genève qui, d'après les statuts, et conformément aux décisions antérieures, est chargé du contrôle du journal, a décidé de constituer la commission de rédaction de la *Voix du Peuple*, jusqu'au congrès de la Fédération des Unions ouvrières de la Suisse romande, qui prendra les décisions que comporte la situation.

A un moment où les bandits, financiers et gouvernants, s'apprêtent à déchaîner un formidable et monstrueux conflit, il est indispensable que les travailleurs aient un journal qui leur permette de déjouer les tentatives criminelles des maîtres. Que tous les camarades nous apportent leur appui et il nous sera possible de continuer à faire œuvre utile.

Tout ce qui concerne la rédaction, articles, communications et correspondances devra être adressé à Alfred Amiguet, 55, boulevard Carl-Vogt, Genève.

LE COMITÉ.

VIVE LA GUERRE

Il était une fois un bon prolo de France qui croyait encore en la toute-puissance de l'Amour. Un jour, à la veille d'un conflit entre son pays et le voisin, il s'en fut chez les frères étrangers dont de vilains bourgeois voulaient faire ses ennemis.

Et, là-bas, dans la capitale des Allemagnes, il dit, s'adressant aux prolos d'Outre-Rhin :

Nous voulons tous la révolution sociale, mais par des moyens différents. Nous admirons vos organisations, car nous ne possédons pas en France vos gros chiffres de membres et votre réserve d'argent; mais nous ne rougissons point de nos organisations. Si nous avons à apprendre chez vous, vous pouvez aussi vous instruire en nous regardant.

Puis, se laissant emporter par la grande générosité latine et faisant allusion aux gouvernants, il s'écria :

Quelle folie que celle qui veut dresser un peuple contre un autre!

Si les gouvernements essayaient de faire se lever deux peuples l'un contre l'autre, s'ils voulaient entraîner deux nations à la guerre, alors nous leur montrerions que les peuples ont de plus beaux devoirs à remplir!

Venez-y donc, ô imbéciles! Essayez de faire se dresser un peuple contre un autre et vous verrez si les peuples ne feront point un usage inattendu des armes que vous leur aurez mises entre les mains!

Attendez, et vous verrez si les peuples ne se battront pas contre un autre ennemi que celui que vous leur proposerez!

Nous retournerons tous chez nous, animés du sentiment de la solidarité des peuples, pour lesquels il n'existe qu'une seule guerre, qu'un seul combat, le combat contre l'oppression, contre la spoliation et contre le salariat!

Hélas! comme disait Jésus, la semence tomba sur un chemin pierreux et, à cette enthousiaste envolée, ne répondit que le martel le plus ironiquement glacial :

Nous, Allemands, nous n'avons pas la grande tradition révolutionnaire des Français, nous n'avons pas non plus ce tempérament qu'ils viennent de nous montrer, et nous suivons d'autres méthodes. Nous n'attendons rien des émeutes, rien des sabotages, rien des troubles dans la rue. Nous nous organisons méthodiquement, et nos résultats ne sont pas trop mauvais. Vous êtes 400,000 syndicalistes en France, ce qui est bien. Nous, en Allemagne, nous sommes un million trois quarts. Nous vous laissons vos méthodes, mais permettez-nous de garder les nôtres...

Et pas un mot de solidarité en ce qui concerne la guerre éventuelle!

Point n'est besoin de commentaires à cette navrante fêlure.

Pour l'édification des lecteurs de cette histoire, la chronique ajoute que la flicaille de l'endroit s'en vint signifier à l'évangéliste — il s'appelait Yvetot — un arrêté d'expulsion. Les lourds socialistes réussirent cependant à faire disparaître le camarade par une porte dérobée, mais sans protestations, tout comme de grands frères raisonnables qui, conscients de la polissonnerie commise par un benjamin, n'admettent pourtant pas une punition trop forte.

Pauvre petit bon cœur, comme il a dû, retrouvant les routes de France, saigner et pleurer au songe de la paix universelle!

Il y a deux mille ans que Jésus-Christ est mort pour cela!

* * *

Du récit de cette aventure, dont les camarades de la *Voix* me pardonneront le ton badin, nous devons ressortir les vieilles expériences du centralisme et du fédéralisme.

C'est toujours la même formule : l'amour biblique contre le tempérament égoïste avec ses sympathies et ses haines.

Et trop enthousiastes sont les camarades qui ont acclamé la cérémonie fraternelle de Berlin, ce semblant d'étreinte entre les compagnons cégétéistes et les politiciens de la sociale-démocratie.

Une bonne solution révolutionnaire ne saurait convaincre et entraîner les masses militarisées du centralisme. D'un contact éphémère de deux races, on ne saurait espérer la réalisation d'un idéal commun?

De syndicalistes qui, hier, au Reichstag, votaient le buget de l'armement, on ne pouvait attendre le geste désintéressé, le geste généreux qui fait se lever les crosses sur ceux-là mêmes qui commandent à la tuerie?

Non, ce serait trop bénévolement rêver!

On peut ne pas être possédé du démon de la haine des races, des tempéraments, mais on ne saurait le nier. Et cette tare, qui est la conséquence de notre éducation par la société démocratique actuelle, nous ne devons pas craindre de la voir disparaître par la ruée de cette société contre elle-même.

Tout révolutionnaire sincère, logique, expérimenté, doit donc certainement envisager avec calme le fantôme de la grande guerre qui se prépare.

Cette guerre, toutes les vraies intelligences l'ont prophétisée : elle éclatera. On l'ajournera, on la retardera; on ne l'arrêtera pas!

Elle est nécessaire parce que — bourgeoisement parlant — elle est la conséquence inévitable de la surproduction intellectuelle et morale autant que de la surproduction matérielle dont notre société pourrie est gavée, ventre et tête.

Historiquement — considérons les siècles et les civilisations envolés — la fiente doit sortir quelque part.

Elle sortira, n'en déplaise aux petits boursicotiers effarés qui, il y a quelques jours, alors que les conversations diplomatiques grinçaient, laissaient les cotes blanches.

Elle sortira et se boutera toute large sur la face hypocrite des bons bourgeois apocalyptiques dont la démagogie pacifiste devrait être une indication pour les camarades encore enchristianisés.

Elle sortira! Et l'on verra ce spectacle grandiosement ironique : la société capitaliste se détruisant elle-même, pour le sacrifice, pour l'effort vers le plus avoir en un clan qu'en l'autre! Evidemment, ce sera le peuple qui formera la pâtée, mais un peuple imbécile parce que leurré, parce que discipliné et endoctriné, dont on conduit une fraction contre l'autre.

C'est alors que, pour nous, commencera une période nouvelle d'activité. Révoltés ou réfractaires à l'embrigadement pour le carnage, nous serons une force contrecarrante.

...Et l'utopie communiste, bénéficiant des erreurs de la grande aînée de 1871, n'en sera peut-être plus une!...

Plus positivement, quelle que soit l'issue de cette guerre, des énergies entravantes auront disparu! Ce sera la brise délicieuse après l'accablante journée d'été.

Les masses veules, grandies par l'inutile souffrance, se réveilleront plus soucieuses, plus affinées, plus intelligentes, dirai-je, parce que forcées à l'entreprise de l'expérience d'une vie nouvelle.

Bravement, il est vrai, les lourds syndicalistes allemands se feront tuer pour les intérêts Männesman, pour les prunes dont ils votèrent l'achat des noyaux!...

Bravement aussi, les petits socialistes parlementaires français iront mourir pour le souvenir des coiffes noires des gentes bergères d'Alsace-Lorraine!

« Pauvres tourlourous!... » c'est tout ce que nous pourrons dire à ces morts qui n'avaient guère plus d'âme que pour conduire au feu deux ailes de phalène.

Comme tant d'éphémères phénomènes électriques, ils auront disparu. Et puis?

Et puis! nous autres révolutionnaires, spectateurs attristés parfois par telle phase du fatal déchet, mais conservant toujours la sérénité de notre foi logique, nous laisserons passer la faucheuse macabre. Sitôt le nuage d'orage dissipé, nous irons vers les petits frères en délire et nous leur montrerons une route plus large. A l'écart de la boucherie, nous aurons conservé toute force, toute initiative et nous saurons déraciner les vieux preux ébranlés qui voudraient gêner la marche triomphante de notre cortège vers une oasis plus heureuse!

Allons, camarades, sans croire à un soir trop lumineux de la grande épopée qui se prépare, nous pouvons tout de même espérer qu'un pan considérable du ciel sera balayé et que sonnera plus vibrante l'heure de justice.

Vive la guerre!

P. A.

Note de la rédaction. — Le souci de l'exactitude nous oblige à dire que les délégués français à Berlin ne paraissent pas partager l'opinion du camarade P. A. sur les travailleurs allemands et leurs représentants.

Eugène Merle, dans la *Guerre sociale*, rendant compte d'un entretien avec Sassenbach, député ouvrier à Berlin, dit que celui-ci a déclaré que les travailleurs allemands « feraient *tout* pour empêcher la guerre ». Merle ajoute : « Et l'accent qu'il met dans ce *tout* indique une volonté réfléchie, une conviction profonde ».

Rupert, l'envoyé spécial de la *Bataille syndicaliste*, a écrit de Berlin :

La manifestation ouvrière contre la guerre est splendide. Les deux salles du meeting sont archicombles; une seule était remplie de 12,000 travailleurs. Les discours, malgré la présence de la police, ont été frénétiquement applaudis. Jouhaux a été acclamé pendant plusieurs minutes. L'idée de la grève générale en réponse à l'ordre de mobilisation a été approuvée avec enthousiasme.

Les orateurs allemands se sont élevés énergiquement contre les procédés de la police prussienne. Ils ont protesté contre l'expulsion d'Yvetot et déclaré que pour eux les déclarations tendancieuses de la presse conservatrice et même libérale étaient inspirées par le gouvernement. La campagne de presse qui a abouti à l'expulsion du délégué français a été désavouée et les auditeurs, par les applaudissements soulignant les passages les plus énergiques des orateurs, ont prouvé que les ouvriers allemands étaient d'accord avec la C. G. T. française pour s'opposer à toute tentative belliqueuse. C'est un succès triomphal, un démenti formel aux calomnies lancées ces jours derniers par les journaux des deux pays.

Il est donc encore permis de croire que notre correspondant est par trop pessimiste et que les travailleurs allemands sauront tendre la main aux travailleurs français si leurs gouvernants voulaient les conduire à la boucherie.

Ici et là

La mort.

A Milan, une enquête a révélé que, sur cent enfants décédés, la proportion atteint : 27,08 dans les familles habitant une pièce; 23,48 dans celles habitant deux pièces; 17,89 dans celles habitant trois pièces; 15,50 dans celles habitant quatre pièces, et 10,52 seulement dans celles habitant cinq pièces et plus.

Il serait curieux, pour l'édification de nos patriotes, de mettre en parallèle la mortalité enfantile chez les travailleurs des campagnes, des cités ouvrières suisses et celle des parasites des villas et des hôtels de *nos* stations d'étrangers.

Tout arrive!

La 8e chambre correctionnelle de la Seine (France) vient de condamner à quatre et trois mois de prison et à 500 francs d'amende pour coups et blessures les agents de police Roquet et Dist.

Ces deux défenseurs de l'Ordre ont passé copieusement à tabac deux pauvres bougres qu'ils avaient amenés dans leur poste-assommoir pour tapage nocturne. La scène se passa sous les yeux du chef de poste Gothis qui, devant le tribunal, eut l'aplomb d'approuver ses subordonnés, ce qui lui attira cette observation du président :

— Vous devriez être assis à côté de vos collègues.

Les flics de la Marianne ne sont pas malins. Ils devraient venir prendre des leçons auprès de leurs collègues suisses. Et ils apprendraient que ceux-ci ont une recette infaillible pour éviter des condamnations de ce genre. La recette consiste en ceci : lorsqu'un pauvre diable passé à tabac montre des velléités de « faire marcher » ses lâches agresseurs, ceux-ci se hâtent de prendre l'offensive et de déposer contre la victime une plainte pour coups, blessures et résistance à la force publique. Ça ne traîne pas. Les rôles sont renversés et le compte du patient est réglé. Il s'en tire régulièrement avec une bonne condamnation et tous les frais de l'affaire.

Aveu cynique.

On lit dans le *Rappel*, de Paris, du 8 août :

« M. Klotz, *ministre des finances*, vient de nommer, par décret spécial, notre distingué confrère, M. Gustave Batiau, officier de la Légion d'honneur.

« Cette décision sera unanimement approuvée. *Dans ses délicates fonctions d'agent financier de la haute banque, chargé des relations avec la presse, M. Gustave Batiau a su se rendre sympathique à tous ses confrères.*

« Nous lui adressons nos bien sincères félicitations. »

Il est difficile d'étaler en moins de lignes plus d'ignominies ministérielles et journalistiques.

Vers le bonheur!

Le comité central de la Fédération des ouvriers faiseurs de cadrans porte à la connaissance de ses administrés, par la voie de la *Solidarité horlogère*, l'organe officiel de la corporation, qu'il a condamné les nommés Jules Burgy à 100 francs et Joseph Ferrari à 200 francs d'amende pour non paiement des cotisations et *insulte au comité central.*

Pareil fait dénote une étrange mentalité. Vous verrez que nos chefs ouvriers nous feront regretter les bourgeois. Lorsque, en Suisse, une autorité gouvernementale s'estime insultée, elle doit, tout comme un simple citoyen, fût-elle même l'autorité suprême de la Confédération, se résoudre à porter l'affaire devant les tribunaux. Le comité central des faiseurs de cadrans ne s'embarrasse pas de tout ceci. Juge et partie, comme le seigneur du moyen âge, il tranche souverainement, en dernier ressort.

On ne dira plus : « Raide comme la justice de Berne », mais « Raide comme la justice centraliste ».

Elle cherche.

On lit dans les journaux :

« La commission de la Fondation Carnegie pour la paix s'est réunie, à Berne, le vendredi 4 courant, et a arrêté le programme de ses travaux.

« Elle se propose d'établir une série de monographies sur les causes et les effets de la guerre, entre autres un exposé historique des causes des guerres modernes au point de vue politique, économique et national.

« Elle se propose également d'étudier le *mouvement antimilitariste et l'attitude des syndicats ouvriers* (?) relativement à la guerre.

« La commission fera des enquêtes sur les frais occasionnés par les guerres et sur les effets de la guerre dans l'économie nationale et privée.

« Elle étudiera les *avantages* (?) de la guerre pour les diverses classes de la population et pour la nation victorieuse.

« Elle examinera enfin la question des pertes humaines et l'influence de la guerre sur la politique financière. »

Hum! Hum!... Elle se propose, elle étudie, elle examine, elle cherche... à ronger le plus possible l'os lâché par le milliardaire américain!

Chère Helvétie!

Jeudi de la semaine dernière, on a relevé sans connaissance un pauvre diable tombé d'inanition en pleine promenade publique, à Vevey. Transporté au Samaritain, il y est mort.

L'avant-veille, des alpinistes de Montreux n'ont pas compté moins de trente-huit feux allumés sur les hauteurs environnantes pour glorifier ce pays où les uns crèvent de faim sur la route pendant que d'autres se gavent dans les palaces.

Très logique.

La commune de Tägerig, près de Baden (Argovie) a, dimanche dernier, refusé de confirmer dans ses fonctions un régent, pour le motif qu'il faisait trop de service militaire. Ce régent se trouve en ce moment à l'école d'aspirants, à Lucerne.

Cette décision, qui fait bondir le *Bund*, est pour le moins logique. La profession de boucher convient en tout cas mieux à un galonnard que celle d'éducateur.

Not' colonel.

Le colonel Audéoud était malade. Vous n'en saviez rien! Moi non plus! Enfin, les journaux nous annoncent qu'Il est rétabli, qu'Il a quitté l'hôpital de Porrentruy, qu'Il s'est rendu en auto à sa résidence de Thoune.

Gageons qu'Il n'ira pas passer sa convalescence en Mandchourie! *Quelques-uns.*

La propagande par la brochure

La propagande par la brochure est une des meilleures propagandes si on peut la faire avec suite. Les journaux révolutionnaires s'y emploient de leur mieux. Les seuls *Temps Nouveaux* ont édité, à l'heure actuelle, plus de 60 brochures diverses, dont les différents tirages réunis dépassent *un million* d'exemplaires.

Malheureusement, ce genre de propagande coûte cher et les fonds manquent toujours pour pouvoir imprimer plus souvent de nouvelles brochures, ou réimprimer, lorsque c'est nécessaire, celles qui sont épuisées. Et c'est dans le but de recueillir les fonds nécessaires à cette propagande que s'est constitué à Paris, sous les auspices des *Temps Nouveaux*, un *Groupe de propagande par la brochure.*

« Actuellement notre Groupe marche bien, nous écrit le camarade Ch. Benoît (3, rue Bérite, Paris), qui reçoit la correspondance destinée au groupe. Notre seconde année d'édition commence en septembre et nous avons plusieurs brochures nouvelles inédites en préparation. Nous espérons que nos amis nous continueront leur appui permanent, qui nous permet d'assurer le développement désirable de notre œuvre de propagande et d'éducation. »

Nous donnons ci-après la liste des brochures éditées par le Groupe. On peut se les procurer à notre Service de librairie, port en sus.

Sur l'individualisme, par Marc Pierrot, 32 pages de texte serré, 10 centimes.

Entre paysans, par E. Malatesta, 32 pages, 10 centimes.

L'esprit de révolte, par Pierre Kropotkine, 10 centimes.

La responsabilité et la solidarité dans la lutte ouvrière, par M. Nettlau, 10 centimes.

A mon frère le paysan, par Elisée Reclus, 5 centimes.

Le *nourrisson*, par Michel Petit, 10 centimes.

Patrie, Guerre, Caserne, par Charles Albert, 10 centimes.

Les Prisons, par Pierre Kropotkine, 10 cent.

L'entente pour l'action, par Jean Grave, 10 centimes.

Aux femmes, par U. Gohier, 5 centimes.

La femme esclave, par René Chaughi, 5 cent.

Si j'avais à parler aux électeurs, par Jean Grave, 10 centimes.

L'Enfer militaire, par A. Girard, 55 pages de texte serré, 15 centimes.

MOUVEMENT OUVRIER INTERNATIONAL

Une conférence internationale.

La septième conférence internationale des secrétaires des organisations centrales nationales des syndicats se tient à Budapest les 10, 11 et 12 août 1911, au *Bauarbeiterverein* (Maison de la Fédération du bâtiment). A l'ordre du jour figure, entre autres, les questions suivantes : L'unité syndicale dans les divers pays et l'admission de l'organisation révolutionnaire des Etats-Unis : les Travailleurs industriels du Monde (France); l'immigration des ouvriers étrangers en cas de mouvement de salaires ou en temps de dépression industrielle (Etats-Unis); organisation de congrès internationaux des ouvriers syndiqués (France); le travail à domicile (Pays-Bas).

La conférence discutera en outre l'abolition du travail de nuit.

Un congrès international des mineurs.

Le lundi 24 juillet s'est ouvert à Londres le congrès international des mineurs. L'assistance comprenait des délégués de l'Autriche, de la France, de la Belgique, de la Hollande, de la Suède et de la Bulgarie. Dès le début, les délégués français, belge et allemand ont parlé en faveur de la paix internationale. Le délégué allemand a affirmé que les intérêts allemands au Maroc ne valaient pas qu'on risquât les os d'un seul travailleur allemand, et il a proclamé les intentions pacifiques du peuple allemand.

Le congrès a adopté une résolution en faveur d'un salaire minimum pour les mineurs. Cette résolution dit que « les richesses minérales d'un pays sont la propriété de la nation et que, par conséquent, elles doivent être exploitées dans l'intérêt de la communauté ».

En défendant une résolution contre le travail des enfants au-dessous de seize ans dans les travaux de sous-sol, le délégué allemand Kroll a pu constater que le travail des enfants, en Allemagne, avait diminué. Des 26,000 enfants âgés de 14 à 16 ans travaillant dans l'industrie minière, 516 sont des filles. En Angleterre, la situation est beaucoup plus mauvaise; il y a 43,000 enfants de 14 à 16 ans travaillant dans le sous-sol.

Une résolution demandant la suppression du travail des enfants en dessous de 16 ans, dans le sous-sol, a été adoptée par tous les délégués, excepté ceux de France et de Belgique, qui auraient voulu fixer cette limite à 14 ans.

Une résolution concernant la limitation de la production en cas de grève générale, présentée par la Belgique et la France et soutenue par les délégués autrichien, allemand et anglais, a été renvoyée au comité international pour étude.

FRANCE

Les impressions d'une visite.

De retour de Berlin, un des secrétaires de la C. G. T., Jouhaux, déclare que les délégués français n'ont pas été surpris, autant que certains se sont plu à le dire, de la force numérique des organisations allemandes, de leurs richesses, de leurs immeubles et des services complexes qu'elles sont parvenues à instituer.

Les syndicalistes connaissent, de part et d'autre, les différences qui existent dans les principes fondamentaux des mouvements ouvriers d'Allemagne et de France. Et si les journaux bourgeois ont surtout parlé, dès l'arrivée des syndicalistes français à Berlin, de leur « admiration » pour les institutions allemandes, c'est qu'ils n'ont pu s'apercevoir avec quel esprit critique les avantages et les désavantages de ces institutions ont été pesés dans le sein de la délégation française. La visite à Berlin ne contribuera pas à transformer les institutions caractéristiques françaises en contrefaçons des institutions allemandes. De plus, la rencontre des délégués français non seulement avec les représentants des grandes Unions syndicales, mais aussi avec l'opposition révolutionnaire représentée en Allemagne par l'Union libre des syndicats, a donné aux camarades français l'occasion d'entendre deux sons de cloches et d'en tirer les conséquences.

Une manifestation contre la guerre.

Après le meeting de protestation contre la guerre qui a eu lieu à Berlin, une seconde manifestation internationale a eu Paris pour théâtre. Le vendredi 4 août, l'immense salle Wagram était comble et le peuple socialiste et syndicaliste de Paris a acclamé avec enthousiasme les délégués étrangers, qui étaient venus d'Allemagne, d'Angleterre, de la Hollande et de l'Espagne.

L'ordre du jour suivant a été voté à l'unanimité :

Les travailleurs, réunis le 4 août 1911 à la salle Wagram, sont unanimes à protester hautement contre les gouvernants de toutes nations qui, pour résoudre leurs antagonismes industriels, cherchent, sous la poussée des pirates de la finance, à entraîner les travailleurs dans une conflagration internationale.

A cette concurrence capitaliste, les ouvriers opposent leur solidarité de classe.

En conséquence, les délégués des organisations ouvrières allemandes, espagnoles, anglaises, hollandaises, françaises se déclarent prêts à s'opposer à toute déclaration de guerre par tous les moyens en leur pouvoir.

Chaque nation représentée prend l'engagement d'agir suivant les décisions de ses congrès nationaux et internationaux, contre toutes les menées criminelles de la classe dirigeante, et les travailleurs se séparent au cri de : GUERRE A LA GUERRE.

Le 6 août à Madrid et le 11 août à Barcelone se sont tenus des meetings semblables. Les camarades Jouhaux et Dumoulin y représentaient la France.

C'est la volonté pacifique de la classe ouvrière qui se manifeste partout et qui finira par s'imposer à l'opinion publique.

Un congrès d'instituteurs.

Dans le courant de ce mois d'août se tiendra à Nantes le septième congrès des Amicales d'instituteurs. Les décisions qui y seront prises seront d'un grand intérêt, car elles permettront de mesurer jusqu'à quel point les idées syndicales ont influencé ces groupements d'instituteurs que l'on appelle, en France, des « Amicales ».

En France comme en Suisse, la conception de l'Etat capitaliste en matière d'éducation est la même. Tout l'enseignement officiel tend à former cet être abstrait : le citoyen. Et les instituteurs ont pour tâche de considérer surtout dans l'enfant le futur électeur qu'il sera à sa majorité au lieu d'y voir un futur producteur.

A cette école du citoyen, les instituteurs syndicalistes français opposent une conception qui s'inspire mieux des intérêts des classes productrices : l'école du producteur.

C'est surtout sur ce terrain-là : lutte entre ces deux écoles, que se manifestera à Nantes l'opposition traditionnelle des amicalistes et des syndicalistes, et ce sera peut-être pour ces derniers l'occasion de triompher une fois de plus.

ALLEMAGNE

Le mouvement révolutionnaire.

En Allemagne, le mouvement anarchiste gagne du terrain. Dans toutes les villes, des groupes se créent en vue de la propagande. Il est, au demeurant, grandement temps que les camarades se réveillent enfin. A Berlin, l'organisation marche à souhait et les divers groupes ont commencé à travailler systématiquement. On étudie un grand plan d'action et de propagande générale.

Malheureusement, le prolétariat allemand est encore plein d'enthousiasme pour le parlementarisme. A l'heure qu'il est, la social-démocratie travaille déjà activement en vue des élections du Reichstag. Le congrès du parti social-démocrate, qui doit avoir lieu en septembre, à Iéna, ne sera autre chose qu'une grande manifestation en faveur de ces élections.

Dans ces conditions, on conçoit que les révolutionnaires ont une lutte difficile à soutenir, une lutte contre l'aberration et les vieilles idoles qui coûte nombre de victimes. L'œuvre de clarté et de délivrance est formidable, mais elle s'accomplira en dépit de tous les obstacles.

PORTUGAL

Le droit de grève.

Il paraît que la question du droit de grève a donné lieu, à l'Assemblée constituante, à un malentendu.

L'Assemblée ayant éliminé du texte de la Constitution l'article proclamant ce droit, certains crurent qu'elle entendait le contester.

Le 4 août, la Chambre a voté à l'unanimité le droit de grève, mais sans cependant le mentionner dans la Constitution elle-même.

On prétend que ce malentendu résulte de manœuvres occultes.

RUSSIE

Grève de dockers.

La grève des docks du bois de charpente et des charbons, à Saint-Pétersbourg, s'est étendue ces derniers jours. Environ 1200 hommes sont en grève et 160 vaisseaux — parmi lesquels 42 bateaux anglais — restent paralysés. Certains travaux de chargement et de déchargement ont pu se faire par des prisonniers.

Les grévistes demandent une augmentation de salaires de 50 p. 100. Les patrons paraissent désireux d'entamer des négociations. Tout est tranquille, mais on craint des troubles.

ÉGYPTE

Collisions sanglantes.

Depuis quelque temps déjà, les employés de tramways du Caire sont en grève.

Le mercredi 2 août, les grévistes ont tenté d'empêcher la circulation des tramways conduits par des jaunes. De violentes bagarres se sont produites sur plusieurs points de la ville, notamment à Abbassia, où la police, sabre au clair, a exécuté charges sur charges, sous une grêle de pierres.

Il y a de nombreux blessés; une trentaine ont été hospitalisés, dont quinze sont grièvement atteints. Plusieurs agents et leur chef, Paston bey, sont blessés. De nombreux tramways ont été fortement endommagés par les pierres et il a fallu suspendre le service. Les voitures sont restées en panne dans divers quartiers, sous la protection de la police, en attendant que celle-ci juge la circulation possible.

La situation est grave. A Abbassia, les grévistes se servaient de revolvers. Une grande émotion règne dans la population.

ETATS-UNIS

La grève des marins.

Les journaux américains continuent à donner des informations sur l'évolution de la grève sur les côtes atlantiques des Etats-Unis. Nous apprenons ainsi qu'à Boston la compagnie *Ward Line* a capitulé le 13 juillet, après avoir essayé longtemps de continuer le service à l'aide de sarrasins, et que l'Union des marins de la côte Atlantique considère cette capitulation comme une victoire importante.

Peu de temps après, deux autres compagnies, la *Metropolitan* et la *Eastern Line*, acceptèrent toutes les revendications ouvrières et les marins espèrent que d'ici quelques jours, tous les bateaux qui font le service de cabotage entre les villes de la côte Atlantique seront équipés par des syndiqués aux dépens des placeurs qui jusqu'ici ont toujours exploité les marins.

Le 12 juillet dernier, comme la *Munson Line* avait également capitulé, il ne restait à cette date que la compagnie Luckenbach, la *Porto-Rico Line* et la *United, Fruit C°* pour résister. Or, cette dernière compagnie vient de capituler et, à l'avenir, elle devra s'entendre avec l'Union des marins pour équiper les bateaux. Le contrat s'applique à toutes les grandes villes où la compagnie a des succursales : New-York, Boston, Philadelphie, New-Orléans, etc.

— Vous seriez peut-être flatté, M. Minxit, de prendre place parmi les héros; mais la gloire d'un général, qu'est-ce que c'est? des cités en débris, des villages en cendres, des campagnes ravagées, des femmes livrées à la brutalité du soldat, des enfants emmenés captifs... Vous n'avez donc pas lu Fénelon...? Tout cela est atroce, et je frémis d'y penser. *Claude Tillier.*

SABOTAGE

Les journaux français sont remplis de récits de sabotage. Chaque jour, les « anarchistes » tentent de faire dérailler des trains, coupent les fils des signaux, des téléphones ou des télégraphes et, chose curieuse, il n'y a que dans les tentatives pouvant provoquer des accidents mortels que l'on trouve, placés bien en évidence, des numéros de la *Bataille syndicaliste*, de la *Guerre sociale* ou d'autres journaux révolutionnaires.

Que penser de cela? Faut-il croire que nos camarades sont assez niais pour provoquer des catastrophes et laisser ensuite leur carte de visite sur le lieu de leurs opérations? Ne se rendraient-ils pas compte que les premiers frappés seraient des travailleurs et que les meilleurs militants peuvent se trouver au nombre des victimes?

Non! Soyons sûrs que lorsqu'un acte de sabotage pouvant provoquer la mort a été découvert sur le réseau français, ce n'est pas un cheminot, ni un militant syndicaliste qui en est l'auteur, mais bien un provocateur à la solde du gouvernement ou des puissantes compagnies. La police ne reculera pas devant un crime pour retourner l'opinion publique, jusqu'ici favorable aux cheminots.

Soyons bien certains de ceci : seules les tentatives ayant pour but d'immobiliser les trains ou de les retarder sont l'œuvre de nos camarades. Ces tentatives ont pour but d'attirer l'attention des actionnaires des compagnies sur le fait que la classe ouvrière se souvient que l'existence de milliers de révoqués a été lâchement sabotée par les compagnies et qu'un acte aussi odieux ne peut plus se commettre impunément de nos jours.

Les actionnaires possèdent du reste le moyen de faire cesser ces représailles : la réintégration de tous les révoqués. S'ils ne savent avoir ce geste d'élémentaire justice, ils sont mal venus de se plaindre des dommages que supporte le matériel de leurs chemins de fer.

Tout en reconnaissant la légitimité des actes de sabotage de nos camarades français, j'estime que ce sont surtout ceux des cheminots qui ont repris le travail qui devraient entreprendre la lutte. Pendant que d'autres militants s'en prennent au matériel, ils pourraient les seconder efficacement en exécutant trop bien leur travail.

Il suffirait, pour paralyser ou tout au moins ralentir singulièrement le trafic des réseaux français, que les cheminots ouvrent leurs nombreux règlements et se décident à les appliquer sans faiblesse. Avec cette tactique, aucune poursuite judiciaire n'est à craindre et la vie des voyageurs, en même temps que la leur, ne sera que mieux garantie.

Lentement, bien lentement, très sagement, à travers la France, s'achemineront les convois. Ils circuleront toujours, mais insuffisamment vite pour assurer un fonctionnement normal. Des encombrements se produiront aux extémités et à l'intérieur du pays. Que les cheminots appliquent donc consciencieusement leurs règlements et bientôt, devant les pertes accumulées, les directions se décideront à réintégrer tous les révoqués.

Cheminots français, associez-vous aussi, ne restez pas en dehors du mouvement syndical. L'heure est grave. Demain, peut-être, le prolétariat sera son propre maître. Mais pour cela, il est nécessaire que les travailleurs s'unissent étroitement. Que tous deviennent donc des syndiqués, non pas de simples cotisants, mais des hommes instruits aussi bien professionnellement que sur les questions sociales, des hommes conscients de leurs droits et de leurs devoirs, des hommes capables et dignes de vivre dans la société libre que rêve l'élite de l'humanité.

Ce jour-là, il sera possible de mettre un frein à toutes les exactions et à tous les crimes de nos maîtres.

Pierre FRADEL.

La société prépare les crimes et les individus ne font que les exécuter.

Quetelet, célèbre statisticien belge.

Malheur à la démocratie socialiste, si elle fait jamais des concessions de principe. *Lassalle.*

LETTRE d'AMÉRIQUE

Correspondance particulière de la VOIX DU PEUPLE

Il semble que les bourgeois, en Amérique, ont trouvé un moyen économique pour se procurer les ouvriers nécessaires à la construction des chemins de fer et des routes pour automobiles. Voici, en effet ce que raconte le secrétaire du Club automobile de Vancouver (Canada) :

« Depuis quelques années, des milliers d'ouvriers ont été condamnés aux travaux forcés sur les accusations les plus futiles. On leur distribue généreusement de nombreuses années d'emprisonnement qu'on réduit ensuite, s'ils travaillent bien dans les chantiers. On les conduit sous bonne garde dans ces chantiers, qu'on trouve un peu partout dans les Etats-Unis et au Canada. Le capitaliste qui a dépouillé le travailleur des quatre cinquièmes du produit de son travail, en le forçant ainsi à commettre quelque délit pour ne pas crever de faim, a trouvé le moyen de le faire travailler sans salaire, simplement pour sa misérable nourriture. Ainsi les bons bourgeois peuvent avoir de belles routes bien unies, tandis que les pauvres pionniers sont exposés à toutes les insultes des gardes-chiourme. »

Tout cela durera tant que les travailleurs ne seront pas unis pour mettre à la raison la société capitaliste. Les patrons sont unis, ils sont forts, ils comprennent la nécessité de jeter la désunion parmi les travailleurs. Si ceux-ci comprenaient pourtant leur force, ils auraient bientôt mis un terme à l'exploitation éhontée dont ils souffrent.

Le président de la Pacific Hyhway Association, parlant de l'utilité de bonnes routes, trouve que les prisonniers ne sauraient être mieux employés qu'en ouvrant de nouvelles voies qui amèneraient les Américains dans des parages incomparablement plus beaux que ceux que l'Europe offre aux visiteurs américains qui vont de l'autre côté de l'Atlantique dépenser leurs millions.

* * *

Les lois de protection ouvrière ne sont qu'un leurre lorsque les ouvriers ne sont pas unis pour les faire appliquer. Ainsi l'Etat de Californie a enfin été doté d'une loi des huit heures de travail; or voici deux exemples de ce que nous voyons. A San Francisco, dans l'usine de tissage Tubbs, à Portrero, les femmes, qui ne devaient plus travailler que huit heures, reçurent l'ordre de mettre au courant de leur travail des ouvriers grecs qui, n'étant pas soumis à la loi, étaient appelés à les remplacer. Ces Grecs, importés tout exprès, se contentaient d'un salaire dérisoire. Les filles firent grève immédiatement et en appelèrent au *Central Labor Council* (commission centrale du travail), mais elles n'obtinrent rien.

Tant que les patrons trouvent un avantage à employer les femmes à un travail inférieur, ils s'empressent de les préférer aux hommes, mais quand il n'y a plus que huit heures de travail et que l'exploitation est moins fructueuse, on fait venir des jaunes étrangers.

* * *

A Vancouver, la grève des maçons et constructeurs continue. Les patrons ayant fait annoncer la fin de la grève, beaucoup de syndiqués se sont rendus dans cette ville; ils y ont appris que la lutte continue et ont dû s'adresser au comité de grève pour des secours. C'est donc un moyen employé par le patronat pour diminuer la résistance.

Les ouvriers en grève ont été abandonnés par leur organisation générale depuis un mois et ne reçoivent aucun secours.

La police interdit les postes de grève et protège les faux-frères. Certains de ceux-ci collectent de l'argent pour les grévistes et, quoique reconnus comme des filous, disparaissent sans être molestés.

Partout nous voyons les mêmes agissements, les organisations centralistes abandonnent les travailleurs en lutte, la police défend les capitalistes et tombe sur le dos des grévistes.

* * *

A Los Angelos, une des principales villes de Californie, on juge en ce moment la première partie du procès de Mac Namara, un des leaders les plus influents des syndicats américains.

Rien de plus abominable que les moyens employés contre notre camarade. Incapables de faire taire ce dévoué propagandiste, les représentants du capitalisme ont employé les moyens les plus honteux et même des faux pour mettre la main sur notre camarade.

Il y a quelque temps déjà, pendant une grève, l'hôtel du *Times*, journal quotidien de Californie, sauta. Ce journal ayant toujours incité les autorités à des mesures répressives contre les ouvriers, on prétendit que c'était Mac Namara qui avait, de ses mains, mis le feu aux explosifs. Il était pourtant prouvé que ce camarade n'avait jamais quitté l'Indiana.

Le gouvernement de cet Etat se refusant à accorder l'extradition de Mac Namara, on eut recours à des moyens illicites pour l'amener en Californie. Un détective, W.-J. Burns, se rendit dans l'Indiana, il télégraphia de là au gouvernement de Californie que Mac Namara était arrêté sur un mandat des autorités de l'Indiana. Le gouvernement de San Francisco envoya alors la demande d'extradition. Pendant ce temps, on avait entraîné Mac Namara hors de chez lui; on l'avait mis dans une voiture et... en route pour Los Angelos. Les autorités de l'Indiana n'avaient pas été consultées.

Les avocats, les procureurs, tous, sont d'accord pour dénoncer les illégalités commises.

Un procureur déclare même qu'il est impossible, en Amérique, d'avoir un procès équitable entre des ouvriers et des capitalistes. Le juge chargé du procès reconnaît les illégalités et les faux commis par la police, mais dit que Mac Namara se trouvant actuellement prisonnier en Californie, il faut qu'il soit jugé pour le crime dont il est accusé. Après celà, on ne peut que s'attendre à une condamnation.

Les organisations ouvrières de Los Angelos se proposent de décréter la grève générale le 11 octobre, jour du jugement de Mac Namara.

T. S.

LA NOURRICE

Lorsque Cogne, Tierque et Christinet connurent la femme de Mabut, ils furent saisis de respect.

Elle semblait une patronne. Elle était rouge, forte et courte. Les bras trapus comme des piliers. La poitrine ample comme une voile. Et bien qu'elle n'eut que vingt-six ans, elle en paraissait quarante.

Tout de suite, ils abaissèrent la voix. Et Mabut chétif, Mabut malingre, sans poil, sans teint, monta d'un cran dans leur estime.

Mabut s'aperçut de cette sympathie. Il en fut flatté. Il se mit à sourire. Pour montrer qu'il était le maître, il dit d'une voix timide qu'il cherchait à affermir :

— Et ce hochepot? Est-ce que tu nous l'apportes?

Docile, elle posa le plat fumant au milieu de la table. Alors, s'étant assis, ils se mirent à manger avec gravité, le chapeau sur la tête, sans rien dire. On n'entendait qu'un clapement, le bruit des mâchoires et des estomacs au travail. Et auprès d'eux qu'elle servait comme une esclave, auprès d'eux en fonctions, elle paraissait leur mère.

Cependant, ayant goûté aux haricots, Cogne qui était audacieux déclara :

— Ça, c'est bon.

Tierque renchérit sur Cogne. Tierque dit :

— Ma foi, oui; c'est rudement bon.

Très vite, elle fut enceinte.

* * *

Cet événement ne lui causa ni peine, ni plaisir. Elle continua, comme par le passé, à faire des ménages, relaver des vaisselles, récurer des planchers, accroupie sur la besogne, les mains, les pieds dans l'eau. Un soir où elle rentrait fourbue, elle dit :

— Je crois bien que ça y est... Va-t'en quérir la tante!

Mais, lorsque la tante fut revenue avec Mabut, l'enfant était né de lui seul, courtaud, plissé et chauve. Il criait comme une petite mécanique en bois. On l'appela Gaston.

Deux jours après, elle était de nouveau sur pied, lessivant les linges et faisant chauffer l'eau. Seulement, retenue désormais chez eux par le petit qu'elle allaitait, elle dut renoncer à accepter des journées. Cela lui fit chagrin. Elle commença à réfléchir.

Comme la lampe était allumée et comme Mabut était assis près de l'enfant, qui gardait un de ses doigts dans sa menotte fermée, elle déclara :

— Je vas aller nourrice.

Puis elle se tut.

Mabut ne répondit rien, se contentant de renifler bruyamment.

Au bout d'un temps, elle ajouta :

— Les nourrices, ça se paie dans les cinquante, et puis il y a les mois doubles, les cadeaux et le baptême. Quand tout va bien, c'est un billet de mille.

Puis elle se tut.

Il y eut un grand silence.

Mabut, ayant craché, répéta :

— Un billet de mille.

Un char passa. On entendit au loin siffler un train. L'enfant remua dans son berceau, cria, bâilla, s'étira, puis se rendormit. Lorsqu'il fut endormi, elle dit encore :

— On mettrait l'enfant chez ton père.

Et tous deux ne dirent plus rien.

* * *

Le lendemain, la mère Pache leur ayant indiqué une bonne place chez des gens riches qui allaient partir pour l'Italie, de telle sorte qu'il fallait se hâter, ils se décidèrent.

Elle lava son enfant, peigna son enfant, passa à son enfant sa petite robe écossaise et, lui ayant donné le sein une dernière fois, pour toujours, près de la fenêtre où il y avait un canari, elle l'embrassa. Puis elle mit tout en ordre, balaya la chambre, fit le lit, ajusta une pièce à la blouse de Mabut, nettoya la cafetière. Et, ayant vu que les choses étaient à leur place, qu'elle les laissait sans un accroc, sans une tache, elle quitta sa maison.

Le soir, Mabut lui porta sa malle sur ses épaules. C'était une malle longue, plate et noire, où elle avait déposé ses trois chemises de toile à sac, deux jupes, un caraco de rechange et, par mesure de précaution, un cornet de sucre et un cahier de papier à lettres. Ils s'assirent dessus. La nuit régnait dans la chambre luxueuse et étrangère. Devant eux, dans un berceau de dentelles relevées de rubans, reposait le petit riche. Elle partait le matin suivant. Ils ne devaient plus se revoir. Ils ne disaient rien, tête baissée.

Dix heures — l'heure fixée pour la séparation — sonna. Elle se leva et dit :

— Adieu, John.

Ayant ôté son chapeau, comme à l'église, il répondit :

— Adieu, Louise.

Ils s'embrassèrent, se regardèrent encore un moment et, sans se retourner, il descendit le grand escalier où ses souliers enfonçaient dans le tapis.

Alors, rentré chez lui, auprès de son foyer désert, où il n'y avait plus d'enfant, où il était tout seul, pour se distraire, Mabut se mit à lire l'almanach.

* * *

Monsieur et madame étaient de bonnes gens, encore qu'un peu originaux.

Ils parlaient constamment ensemble, comme s'ils avaient toujours des choses nouvelles à se dire, prenaient des pilules avant la soupe et, dans la rue, marchaient d'un pas si pressé que c'est à peine si le monde pouvait les suivre. Un jour, monsieur, partant en chasse, se montra dans le vestibule avec des culottes blanches et une veste rouge, en sorte qu'il semblait un déguisé.

Hormis ça, elle ne pouvait pas se plaindre. Elle avait une chambre rien qu'à elle, où il y avait une glace grande à se voir cinq à la fois. Elle mangeait et buvait à son saoûl. Elle n'avait qu'à dire une chose pour que la domestique la servit. On lui avait donné six camisoles tout laine, une jupe ouatée, des pantoufles de fourrure, un collier de corail. Quelquefois, allant en promenade, madame la prenait dans la voiture : ces jours-là, on exigeait qu'elle mît un bonnet à larges rubans verts et des épingles à pommes d'or dans les cheveux, si bien qu'elle avait un peu honte. Mais c'était une mode de ce pays, qui était un pays bizarre. Rien ne s'y faisait ou ne s'y disait comme ailleurs. Pour dire *pain*, on disait *pane*.

Elle était impassible. Elle allait de ville en ville, d'hôtel en hôtel, ne s'étonnant de rien, ne s'arrêtant à rien, comme une caisse, comme une chose, inerte, fermée. On eût dit qu'elle n'avait d'yeux, d'oreilles, d'entrailles que pour son petit Jean qu'elle aimait d'un amour farouche, d'un amour de femelle.

A la vérité, cet enfant lui paraissait unique. Bien qu'il fût laid et un peu grêle, il n'y en avait, à son dire, point comme lui. Il était plus gracieux, plus spirituel, plus intelligent, plus avancé, plus joli qu'aucun autre. Du jour où elle lui avait donné à téter, elle s'était prise à l'adorer. Devant lui, elle fondait toute. Elle lui inventait des mots, des jeux, des chansons. Elle tambourinait pour lui sur les vitres; elle lui donnait en cachette un morceau de sucre. Elle était au courant de ses goûts, de ses habitudes, de ses antipathies. Elle le produisait au monde. Elle racontait ses traits. Et si, la nuit, elle se trouvait perdue dans ces pays lointains, préoccupée, inquiète, seule, elle le prenait dans son lit, lui ouvrait sa poitrine, lui versait la vie et, tout de suite, elle souriait consolée.

Une fois, comme il mettait ses premières dents, il eut de fortes coliques, de façon qu'elle crut mourir. Pendant trois jours, pendant trois nuits, elle ne voulut pas le quitter, devenue hargneuse, presque sauvage, goûtant à peine aux nourritures qu'on lui servait, promenant, caressant, étreignant cette chair douloureuse et angoissée contre sa chair qui lui faisait mal. Il criait, et elle chantait doucement. Il criait plus fort, et elle chantait plus doucement, sans s'arrêter, à perdre haleine. Si, dans une minute d'accalmie, il se taisait soudain, harassée elle tombait sur son lit. Mais le cri recommençait, et elle recommençait sa promenade. Lorsqu'il fut guéri, elle acheta un cierge aux ornements dorés qu'elle fut offrir en secret à la Madone.

Austère et lente, elle le portait solennellement à travers les rues comme une châsse. Elle jetait autour d'elle des regards de défi. Elle en voulait à monsieur dont la distraction affairée se contentait de donner une petite taloche à son fils. Dans son sentiment, elle accusait ces parents d'être des parents sans cœur. Mais si quelqu'un s'arrêtait, s'écriait : « Oh! le beau nourrisson, à qui est-il? » ce compliment lui faisait plaisir, comme si on l'eût adressé à elle-même. Le soir, elle priait d'abord pour lui. Puis elle priait pour son mari et son enfant.

A Pâques, Mabut lui écrivit une lettre. Cette lettre disait :

« Je vas bien, le père aussi, le gosse aussi, même qu'il devient gentil et rigolo. Je travaille maintenant chez Desjacques et je ne me plains de rien, mais tu connais la maison. Il fait très sec et il faudrait de l'eau, rapport aux foins. Adieu, ma chère femme, ton cher mari, *Mabut, John.* »

Ces nouvelles l'intéressèrent. Puis elle pensa : « Il n'y en a point comme Jean. »

Cette vie dura treize mois.

Maintenant, le nourrisson était robuste et volontaire. Il avait mis ses secondes dents. Il jetait les choses par terre. Il se dressait sur ses jambes et marchait le long des meubles, des parois des bibliothèques, en se tenant. Les femmes disaient :

— On voit bien que c'est un garçon.

Alors, un soir, madame la fit appeler au salon. Elle lui dit :

— Nourrice, nous allons repartir dans quelques jours pour votre pays, de façon que vous reverrez bientôt votre mari et votre enfant. Il doit être bien grandi à présent, un petit homme, et vous lui serez sans doute fort utile, car nous ne voulons pas le priver de vous davantage. Monsieur pense que nous prendrons une bonne anglaise. Je le regrette, je le regretterai toute ma vie, car vous êtes une brave femme, nourrice; vous nous avez loyalement servis, et nous vous ferons un beau cadeau.

Elle ne répondit rien.

Mais, une heure après, on la trouva à travers le carreau de sa chambre, renversée contre terre, secouée d'un gros sanglot, criant d'un cri continu, d'un cri de bête...

* * *

Dans la cuisine de sa maison, dans la cuisine sale, noircie, où traînent des pots ébréchés à moitié pleins, des trognons de choux et une odeur de pipe, elle a revu son enfant, le sien.

Il avait le ventre énorme, des jambes tordues, la chair livide. Le père Mabut, à qui on l'avait confié, s'en était diverti dans sa solitude de vieillard campagnard comme d'un petit bouffon. Il l'emmenait partout avec lui. Il lui laissait, tant il était gentil, prendre les croûtes de fromage dans son assiette et boire à même le fond de son gobelet. Il lui prêtait sa pipe. Il lui donnait des châtaignes. Par exemple, l'enfant n'avait manqué de rien, ni de pommes de terre, ni de lard quand il y en avait. Les médecins le déclaraient rachitique.

Immobile, sans rien dire, sans le toucher, elle regarda cet avorton drapé de loques grises, qui tirait la langue et sentait le chien.

Elle pensa à l'autre, à celui qu'elle promenait par les belles rues, à celui qu'elle endormait de sa chanson, à celui qu'elle gardait dans son lit, à celui qu'elle baignait deux fois par jour, qu'elle poudrait avec la houppe parfumée, qu'elle revêtait de batiste et de rubans, à celui avec qui elle avait vécu, rêvé, veillé, dormi, et dont elle sentait à cette minute l'absence lancinante dans son cœur et dans son sang. Et alors le sien lui sembla d'autant plus pauvre que l'autre était plus riche, d'autant plus laid que l'autre était plus beau, d'autant plus infirme, haillonneux, misérable et répugnant que l'autre était plus rose, plus sain, plus propre et plus soigné.

Et comme elle l'avait saisi d'un geste brusque et qu'il criait effaré, la main haute, la main levée ainsi qu'un battoir, elle se mit à frapper.

Philippe MONNIER.

Extrait du *Roman romand*, nouvelles, édité par la Librairie Payot, Lausanne.

Propos d'un solitaire

L'ORDRE

Les plus odieuses canailleries que nos maîtres commettent journellement, toutes les criantes injustices que nous, prolétaires, subissons sans trêve, sont soigneusement renfermées dans ce mot : l'Ordre.

Et un fait des plus révoltants, qui le démontre bien, s'est passé tout récemment dans un de nos grands hôtels. On a servi à un ignoble chien de bourgeois un repas complet, tout comme à un être humain. En voici le menu :

Petit consommé Royale.
Blanc de volaille à la gelée.
Légume vert.
Brioches à la crème.

Ajoutez à cela d'autres friandises chères à la gent canine, mais qui ne sont pas du domaine culinaire. Le tout servi dans *des plats en argent.*

Ouvriers crevant de misère dans d'infects taudis; salariés des usines anémiés par un labeur exténuant; paysans courbés vers la terre du lever au coucher du soleil; nous tous, producteurs, qui usons notre existence dans la misère et les privations et qui, par notre travail, produisons les richesses du monde entier, continuerons-nous, par notre coupable apathie, à permettre que de telles ignominies s'accomplissent?

Du blanc de volaille à la gelée pour les chiens de bourgeois, pendant que nos malades meurent faute de soins, et que nos enfants s'étiolent par suite du manque d'une nourriture fortifiante.

Il n'y a que l'ordre bourgeois pour engendrer de si navrantes ironies. J. F.

DANS LES ORGANISATIONS

Nous sommes obligés de compter entièrement sur les camarades pour alimenter cette rubrique. Aussi nous faisons appel à la bonne volonté de tous pour nous envoyer régulièrement une brève relation des faits qui se déroulent dans leur région. Il est nécessaire que nous ayons la note ouvrière, originale, sur ces faits.

LAUSANNE

Mise à l'interdit.

Que pas un camarade charpentier ne se rende à Lausanne. La place est **rigoureusement à l'interdit.**

Chez les manœuvres et maçons.

Le Syndicat des manœuvres et maçons de Lausanne a décidé de se retirer de la Fédération *Muraria*, alors même que celle-ci est sur le point de fusionner avec l'autre fédération des manœuvres et maçons existant en Suisse. Les statuts proposés pour la fédération unique sont en contradiction avec les conceptions que se font la majorité des camarades sur la tactique que devraient avoir les fédérations de métiers. E. B.

Le sabotage bourgeois.

Un des trucs des entrepreneurs, pour pouvoir plus facilement saboter le travail afin de faire grossir les bénéfices, consiste à débaucher les ouvriers du pays afin d'être tranquilles sur le mutisme des complices inconscients que sont trop souvent les travailleurs.

J'ai été dernièrement occupé à des travaux de rélargissement d'une route, à Lausanne. Au début, un représentant des travaux publics de la commune vint vérifier si le nombre des ouvriers du pays, dont la proportion est réglée par le cahier des charges, était bien ce qu'il devait être. Pendant une quinzaine de jours, je fus occupé, avec un autre ouvrier, à cribler du gravier mélangé de sable et de terre. Le surveillant des travaux décida que ce sable ne pourrait être employé pour la construction. Néanmoins, ce sable fut employé pour la maçonnerie avec recommandation du contremaître de bien ranger le tas afin que le surveillant n'y voie que du feu, comme l'on dit vulgairement.

Quoique ayant mon domicile à deux pas du chantier, on me renvoya avec plusieurs autres ouvriers du pays soi-disant pour manque de travail. Ainsi le sable pourra disparaître plus aisément, car l'entrepreneur a conservé à son service des ouvriers arrivés tout dernièrement pour la première fois dans le pays et ne sachant pas un mot de français.

Sans vouloir faire du nationalisme, il est cependant permis de constater que nous sommes victimes de la fourberie patronale.

D'autre part, nos jugeurs sont à l'affût de condamnations pour abandon de famille, vagabondage ou mendicité, et notre gouvernement fait construire de nouvelles prisons à la colonie d'Orbe.

Quelles fripouilles que sont les honnêtes gens. *Un père de famille vaudois.*

ACTION OUVRIÈRE

Chez les Maçons et Manœuvres.

A *Brugg*, dans un merveilleux ensemble et au nombre de deux cents, les manœuvres et maçons s'étaient mis en grève. Ils réclamaient un salaire minimum de 6 fr. 50 pour les maçons, 5 fr. 50 pour les manœuvres et 4 fr. 50 pour les porte-mortier.

Les chantiers étaient déserts, sauf celui d'un fabricant de produits en ciment occupant habituellement 150 ouvriers et qui avait réussi à recruter une quinzaine de kroumirs de langue allemande. Un fort contingent de grévistes avait quitté la localité. Et, après quatre jours de grève seulement, le travail a été repris sans que les ouvriers aient obtenu satisfaction.

On peut déplorer que ce mouvement, qui avait commencé avec enthousiasme, ait pris fin de la sorte, d'autant plus que les grévistes n'étaient pas imprégnés des théories centralistes. Mais leurs patrons étaient affiliés à la Fédération des entrepreneurs qui, en plus du remboursement des frais, imposait une forte amende à l'exploiteur qui accorderait une amélioration de la situation de ses ouvriers.

Ajoutons que, quoique le bâtiment marche normalement à Brugg, on y construit surtout des villas et que les entrepreneurs ne sont pas tenus de les terminer rapidement. Dans ces conditions, le conflit pouvait s'éterniser.

Il aurait pu en être autrement si l'Union ouvrière de Brugg, qui, grâce à l'industrie métallurgique, compte un assez fort contingent, avait assuré de son appui les travailleurs en grève. Il n'en a rien été, et il paraîtrait que, dans cette organisation, on juge préférable de s'occuper des mensonges des politiciens, plutôt que de la solidarité ouvrière. La différence de nationalité des grévistes n'a peut-être pas non plus été étrangère à ce regrettable désintéressement.

Du côté des patrons, la solidarité ne manquait pas, et une circulaire invitant les entrepreneurs à ne pas embaucher les grévistes de Brugg, avait été répandue dans les villes de la Suisse allemande.

Devant la formidable coalition patronale, il est bon que les ouvriers étudient d'autres moyens de lutte que la grève des bras croisés. Ces moyens ne manquent pas et sont connus de tous.

Si les travailleurs savaient « se reposer avant d'être fatigués » et se servaient de moyens plus énergiques encore, ils parviendraient sûrement à vaincre la résistance des fédérations patronales, et hâteraient la venue de la suppression du salariat. B.

Chez les Plâtriers-Peintres.

A *La Chaux-de-Fonds*, les comités patronal et ouvrier, réunis en assemblée mixte, le 1er août, ont décidé de boycotter les ateliers de Dessoulavy et de Parietti frères, qui violent la convention en faisant exécuter du travail aux pièces.

Cette décision a été confirmée par l'assemblée générale du syndicat ouvrier, en date du 3 août.

Dessoulavy est déjà connu des lecteurs de la *Voix du Peuple*. C'est un monsieur qui se permet de giffler ses ouvriers. Il les traite journellement de voyous, mistons, macq... et d'autres qualificatifs tout aussi aimables. Cet exploiteur paraît ignorer le proverbe qui dit que l'on juge les autres d'après soi-même.

Les frères Parietti, se moquant de la loi sur le repos hebdomadaire comme de la convention, ont fait travailler leurs ouvriers plusieurs dimanches de suite, sans même leur payer le supplément prévu.

En attendant l'issue de ce boycott, que pas un plâtrier-peintre ne se rende à La Chaux-de-Fonds : la place est à l'interdit.

* * *

Au dernier moment, nous apprenons qu'un arrangement est intervenu avec le patron Dessoulavy. Le boycott qui pesait sur lui a été levé. Nous reviendrons là-dessus dans la prochaine *Voix du Peuple*.

LES ENDORMEURS

Il est un signe infaillible auquel les ouvriers peuvent reconnaître un faux socialiste, un socialiste bourgeois : si, en leur parlant de révolution, ou, si l'on veut, de transformation sociale, il leur dit que la transformation politique **doit précéder** *la transformation économique; s'il nie qu'elles doivent se faire toutes les deux à la fois, ou même que la révolution politique doive être autre chose que la mise en action immédiate et directe de la liquidation sociale pleine et entière, — qu'ils lui tournent le dos, car ou bien il n'est qu'un sot, ou bien c'est un exploiteur hypocrite.*

BAKOUNINE.

(*Egalité* du 21 août 1869).

CORRESPONDANCE

La *Voix du Peuple* étant une tribune libre, nous nous faisons un devoir de publier les lignes suivantes :

Neuchâtel, le 28 juillet 1911.

A M. le rédacteur de la *Voix du Peuple.*

Que la bonne mère Helvétie nous protège, comme le fait notre mère naturelle.

Veuillez accepter ces quelques lignes sur l'*Assurance-maladie* dans le journal des ouvriers qu'est la *Voix du Peuple.*

La nouvelle loi sur les ouvriers est bonne, mais je la crois très imparfaite, car elle n'atteint pas tout le monde, alors que la Mère Patrie devrait s'occuper de tous ses chers enfants. Par le moyen des barrières douanières élevées autour de notre pays, nous contribuons tous à remplir la caisse de la Confédération. En retour, nous devrions tous en retirer un petit avantage personnel. Cet avantage pourrait se traduire par une protection contre la maladie, laquelle nous guette à chaque instant. Et cette protection devrait être accordée aux fils comme aux pères, aux filles comme aux mères. Ces dernières surtout sont trop souvent injustement délaissées. Elles devraient aussi être assurées, puisqu'elles sont nos aides et nos compagnes, et ce ne serait que justice que le gouvernement fédéral leur accorde, sur les millions encaissés chaque année, une petite obole pour se précautionner contre les divers maux corporels qui les atteignent si fréquemment. Quitte à elles, dans ce cas, à verser quelques sous afin de s'intéresser à l'établissement d'une institution qui aurait alors quelque raison de prendre pour devise : *Un pour tous, tous pour un.* Chacun et chacune versant par exemple 20 centimes par mois et la Confédération 80 centimes par tête, cela constituerait une œuvre réellement avantageuse pour les classes pauvres. Du coup, les misères morales et matérielles qui entrent dans les familles visitées par la maladie disparaîtraient de notre sol. En outre, ce serait là une sage mesure pour assurer la prospérité et la sauvegarde de la nation, mieux que par des milliers de canons et des monceaux de fusils.

Comptant que chacun aura profit à lire cette correspondance franche et loyale, veuillez agréer mes bonnes salutations.

J. HAMMERLY-TRIPET.

Demandez la cigarette LA SYNDICALE

Cigarette à la main de l'atelier libre d'Yverdon

PETITE POSTE

Jules Erl. — Joins des Marestan au prochain envoi. Reçu colis.

H. Moutier. — N'avons pas cette brochure en quantité suffisante. Faut-il en faire venir ou préférez-vous faire un choix dans les publications que nous avons?

AVIS ET CONVOCATIONS

Union ouvrière de Lausanne. — Mardi 15 août, à 8 h. 30 précises, au local, Maison du peuple (salle 4) : assemblée de comité.

Syndicat des manœuvres et maçons de Lausanne. — Assemblée générale ordinaire le samedi 12 août, à 8 h. 30 du soir, à la Maison du Peuple, salle 5.

Syndicat autonome des ouvriers sur métaux, Genève. — Tous les ouvriers métallurgistes sont invités aux réunions de propagande, tous les mercredis, à 8 heures et demie du soir, au local, Maison du peuple.

SOUSCRIPTION

en faveur de la **VOIX DU PEUPLE**

Total au 2 août	Fr. 1312,43
Versement du Service de Librairie	25,—
Ch. F., Bienne	0,90
Total au 9 août	Fr. 1338,33

COMPTES DU JOURNAL

Recettes.

Abonnements: Vevey, 5,50; Neuchâtel, 3,—; Genève, 4,—; Vallorbe, 2,12.	Fr. 14,62
Vente au numéro : Genève, 2,—	2,—
Souscriptions	25,90
Total des recettes	Fr. 42,52
Dépenses.	
Comp. et tirage du N° 31 (1550 ex.)	91,—
Total des dépenses	Fr. 91,—
Déficit au 2 août	Fr. 1088,60
Déficit au 9 août	Fr. 1137,08

L'administration, la rédaction et la composition de LA VOIX DU PEUPLE sont entièrement exécutées par des ouvriers syndiqués.

Editeur responsable : Ph. BARROUD.

Pully-Lausanne. — Imp. des Unions ouvrières à base communiste (journée de huit heures).

Acheter la Tribune de Genève, c'est trahir la classe ouvrière

JEAN MARESTAN

Vingtième mille — Cinquième édition — Vingtième mille

L'EDUCATION SEXUELLE

Moyens scientifiques et pratiques d'éviter la grossesse.
Anatomie — Physiologie.
Préservation des organes sexuels.

Un beau volume de 250 pages ✖ Nombreux dessins dans le texte

2 fr. 75 franco à notre Service de Librairie.

Livres d'occasion

Nous donnons ci-après une liste de livres d'occasion, en bon état, remis par divers camarades pour être vendus au profit de la *Voix du Peuple*. Les camarades désireux d'aider au journal par ce moyen peuvent en tout temps compléter cette liste en envoyant de nouveaux volumes. En voici la liste à ce jour :

L'esperanto en dix leçons, par Th. Cart et M. Pagnier, 40 centimes au lieu de 75 centimes.
Instruado de esperanto per bildaro, une brochure, 10 centimes.
Rusaj Rakontoj, une brochure, 10 centimes.
Legolibreto, une brochure, 10 centimes.
Histoire d'une trahison, par Urbain Gohier, 1 fr. au lieu de 3 fr. 50.
Clef esperanto, une brochure, 5 centimes.
Résurrection, par L. Tolstoï (relié), 2 francs.
Un volontaire de 1792, par Lombard, 1 fr. 50.
Mon Oncle Benjamin, par Claude Tillier, 275 pages, 1 fr. 25 au lieu de 2 r. 50.
Système des contradictions économiques ou *Philosophie de la misère*, par P.-J. Proudhon, 1 fr. au lieu de 3 fr. 50.
Belle-Plante et Cornélius, par Claude Tillier, 224 pages, 1 fr. 25 au lieu de 2 francs.
Musset (1810-1857), par Gauthier-Ferrières, 104 pages, 50 centimes.
Gœthe (1749-1832), par Charles Simond, 100 pages, 50 centimes.
Nouvelle vie, par L. Tolstoï (relié) 2 francs.
Madame Lambelle, par Gustave Toudouze (relié), 1 fr. 50.
Flâneries dans les Alpes, par Valentin Grandjean, 230 pages, avec de nombreuses gravures hors texte, 1 fr. 50 au lieu de 4 francs.
Histoire des institutions politiques de l'ancienne France (La Gaule romaine), par Fustel de Coulanges, professeur d'histoire en Sorbonne, édition Hachette, 3 fr. au lieu de 7 fr. 50.
Le droit de la femme, par Charles Secrétan. Edition de 1886, 30 centimes.
Le régime socialiste, principes de son organisation politique et économique, par Georges Renard, ancien professeur à l'Université de Lausanne, 1 fr. 50 au lieu de 2 fr. 50.
Le secret de Fourmies, par Edouard Drumont, 1 franc au lieu de 2 francs.
Souvenirs d'un Révolutionnaire, par G. Lefrançais (3 fr. 50), cédé à 1 fr. 25.
La Revanche des Communeux, par J.-B. Clément, tome Ier (les autres tomes n'ont jamais été publiés), 1 fr. 50.
Initiation zoologique, par E. Brucker, ouvrage de 212 pages, illustré de 165 figures, cédé à 1 fr. 25 au lieu de 2 francs.

En cas d'expédition par la poste, joindre aux prix indiqués les frais approximatifs de port. Adresser les commandes au *Service de librairie des Unions ouvrières, Pully-Lausanne.*

LÉON ET MAURICE BONNEFF

La Vie tragique des Travailleurs

AVEC UNE PRÉFACE DE LUCIEN DESCAVES

Un volume de 340 pages, 3 francs

EN VENTE A NOTRE SERVICE DE LIBRAIRIE

ON PEUT

acheter la VOIX DU PEUPLE dans les dépôts suivants :

AIGLE. — Kiosque de la gare.
BIENNE. — Bibliothèque de la gare, kiosque Marché, kiosque place Centrale.
LA CHAUX-DE-FONDS. — Kiosque de la gare, kiosque rue Léopold-Robert, kiosque place du Marché, kiosque Casino, F. Graber, rue de l'Hôtel-de-Ville.
COLOMBIER. — Magasin Barbezat.
GENÈVE. — Dans tous les kiosques; Salon de coiffure, rue Vallin, 7; Mme Degenève, Coulouvrenière, 27; librairie Saint-Gervais, Coutance, 5; librairie universelle, rue du Mont-Blanc, 11; librairie illustrée, rue de Rive, 24; Bertolini, rue du Môle; Bovigny, rue de Fribourg; Brost, Servette; Burnand, rue de Carouge; Chapuy, rue de Carouge; Combe, rue des Pâquis; Dubelly, Grand'Rue; Geoffray, cours de Rive; Hoffmann, Terrassière; Ihne-Pignant, rue Rousseau; Lombard, rue des Eaux-Vives; Longchamps, rue des Pâquis; Maulini, rue de Monthoux; Morrard, rue de Carouge; Morel, rue de Lyon; Pahud, avenue du Mail; Piotton, rue Montbrillant; Poulaillon, rue des Eaux-Vives; J. Charrière, Terrassière; Rieben, rue Caroline; Sick-Senn, boulevard Saint-Georges; Taberlet, rue de Carouge; bibliothèques gare, vestibule, voie.
LAUSANNE. — Falconnier, tabacs, rue Madeleine, rue Haldimand, route du Tunnel; Gonthier, route du Tunnel; Jaton, place Saint-Laurent; kiosque Saint-François; kiosque Riponne; kiosque près la Poste; kiosque rue Centrale; Bibliothèque de la gare; Chave, route d'Echallens; Clavel, Pré-du-Marché; Librairie moderne, Madeleine; Salon de coiffure, Deux-Marchés; Turré et Schmidt, rue du Pré.
LUGANO. — Kiosque Bariffi.
MONTREUX. — Bibliothèque de la gare; Weber, journaux, Bon-Port.
MORGES. — Kiosque Cossard.
MOUTIERS. — A. Joly, comestibles.
MOUDON. — Magasin Lob, journaux.
NEUCHATEL. — Isoz, rue Hôtel-de-Ville, Sandoz-Mollet, journaux; kiosque de la gare; kiosque Hôtel-de-Ville.
PAYERNE. — Kiosque de la gare.
RENENS. — Kiosque de la gare.
TERRITET. — Kiosque à journaux.
VEVEY. — Gasser, tabacs; kiosque de la gare; Mme Hof, journaux; Mlle Michaud, journaux; Déléjal, journaux.
YVERDON. — Kiosque de la gare.

Faites-nous des abonnés!

E. PATAUD ET E. POUGET

Comment nous ferons la révolution

Un volume de 300 pages : 3 francs

EN VENTE A LA LIBRAIRIE DES UNIONS OUVRIÈRES PULLY-LAUSANNE

Travailleur!

Abonne-toi à la

VOIX DU PEUPLE

Organe syndicaliste de grand format paraissant tous les samedis.

Le plus vivant, le plus combatif, le plus intéressant et le meilleur marché de tous les journaux ouvriers

Un an : 4 fr. ✶ Six mois : 2 fr.

Limitation des Naissances

La connaissance des moyens préventifs est certainement d'une utilité personnelle incontestable pour nos camarades ouvriers et pour nos compagnes surtout. Aussi, nous sommes tout disposés à donner à ce sujet, gratuitement, les renseignements nécessaires. Il ne sera naturellement répondu qu'aux demandes de moyens préventifs.

Adresser toute correspondance à ce sujet au Service de librairie des Unions ouvrières Pully-Lausanne.

Limitazione delle nascite

La conoscenza dei mezzi preventivi è certamente di una grande utilità per gli operai e specialmente per le loro compagne.
Percio' dei compagni sono disposti a dare gratuitamente tutte le spiegazioni necessarie su questo tema.
Indirizzare le corrispondenze al SERVICE DE LIBRAIRIE DES UNIONS OUVRIÈRES, PULLY, près Lausanne.
Domandare l'opuscolo L'arte di non far figli *(Neo-malthusianismo pratico), illustrato, 50 centesimi.*

Demandez partout la cigarette à la main
LA SYNDICALE

Les romans illustrés à 95 centimes

Poil de carotte, par Jules Renard.
L'abbé Jules, par Octave Mirbeau.
Les affaires sont les affaires, par O. Mirbeau.
Histoires naturelles, par Jules Renard.
L'évangéliste, par Alphonse Daudet.
L'institutrice de province, par Léon Frapié.
Naïs Micoulin, par Emile Zola.
Sous-offs, roman militaire, par L. Descaves.
La Maternelle, par Léon Frapié.
L'apprentie, par Gustave Geffroy.
Résurrection, par Léon Tolstoï.
La fille Elisa, par Edmond de Goncourt.

Pour les commandes à expédier par la poste, ajouter le port au prix des volumes. Ecrire au

Service de Librairie des Unions ouvrières, Pully-Lausanne.

AUX CAMARADES

désireux de nous aider

Nous recommandons chaleureusement aux camarades dévoués qui estiment que la Voix du Peuple *est utile et même nécessaire à l'éducation émancipatrice des travailleurs, et qui, par ce fait, mérite d'être toujours plus répandue au sein du prolétariat, de profiter de toutes les occasions où les ouvriers sont réunis pour leur faire de la propagande en faveur de notre journal.*

Nous les engageons vivement à recueillir, parmi ceux qu'ils rencontrent dans les assemblées de syndicat et dans les réunions, des abonnements définitifs ou à l'essai. Dans ce dernier cas, nous ferons le service gratuit pendant un mois.

Il faut arrêter à tout prix la marche ascendante de notre déficit, autrement nous ne répondons plus de l'avenir de notre Voix du Peuple.

Allons, camarades, montrons à nos maîtres, les exploiteurs de notre travail, de notre santé, de notre cerveau, que nous entendons continuer à les combattre avec plus d'ardeur que jamais.

L'Administration.

PORTRAITS D'HIER

Etudes sur la vie, les œuvres et l'influence des grands morts de notre temps.

A vendre, au prix réduit de 20 centimes, pris à notre Service de librairie, les exemplaires suivants, illustrés :

Lamarck, par Elie Faure.
Guy de Maupassant, par Gabriel Clouzet.
Charles Fourier, par Maurice Harmel.
Jean-Baptiste Carpeaux, par Florian-Parmentier.
Richard Wagner, par J.-G. Prod'homme.
Villiers de l'Isle-Adam, par Victor Snell.
Eugène Delacroix, par Maurice Robin.
Constantin Meunier, par M. C. Poinsot.
Michelet, par Elie Faure.
Puvis de Chavannes, par Léon Werth.

Travailleurs, servez-vous aux salons de coiffure communistes :
Rue Vallin, 7, GENEVE — Rue des Deux-Marchés, 24, LAUSANNE

SERVICE de LIBRAIRIE des UNIONS OUVRIÈRES

Les frais d'expédition par la poste sont compris dans les prix.

NÉO-MALTHUSIANISME

Contre la nature (Robin)	15
Le problème de la population	20
Rapports aux Congrès	30
Limitation des naissances (Dubois)	20
Pain, loisir, amour (Robin)	15
Population, prudence procréatrice	15
Malthus et les néo-malthusiens	15
Ayons peu d'enfants; pourquoi et comment (E. Chapelier)	25
Controverse sur le néo-malthusianisme (Robin)	25
Moyens d'éviter les grandes familles	35
Socialisme et Malthusianisme	60
Libre amour, libre maternité	10
La grève des ventres (Kolney)	15
Chair à canon (M. Devaldès)	20
Le problème sexuel (V. Méric)	20
Croissez et Multipliez	15
Le néo-malthusianisme est-il moral? (opinions de savants)	25
Tous les renseignements sur le malthusianisme théorique et pratique, avec une gravure	45
Génération consciente (Sutor)	80
La préservation sexuelle (Dr Tay)	1,05
Moyens d'éviter la grossesse	1,30
La morale sexuelle (Dr Forel)	1,30
L'éducation sexuelle, moyens scientifiques et pratiques d'éviter la grossesse (J. Marestan) Fr.	2,75
Le droit à l'avortement (roman)	3,25
De l'avortement. Est-ce un crime ?	3,60
Féconde, roman (Daniel Riche)	3,25
Stérile, roman (Daniel Riche)	3,25
Eléments de science sociale	3,25
Prophylaxie sexuelle (Dr Tay)	4,10
Bréviaire de la femme enceinte	4,50
Série de 8 cartes de propagande	50
Coupe du bassin de la femme, tab.	20

BROCHURES DIVERSES

Bases du syndicalisme (Pouget)	15
Le Parti du Travail (Pouget)	15
Le Syndicat (Pouget)	20
Deux méthodes du Syndicalisme	15
La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière (Nettlau)	15
Grève générale réformiste et grève générale révolutionnaire (C. G. T.)	15
Le Machinisme (Jean Grave)	15
Syndicalisme et révolution (Pierrot)	15
Travail et surmenage (Pierrot)	20
Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave)	15
Grève intermittente et sabotage	15
Boycottage et sabotage (C. G. T.)	15
Leur grève et la nôtre (Bertoni)	15
Militarisme (Nieuvenhuis)	15
Le mensonge patriotique	15
Travailleur, ne sois pas soldat! (Louis Bertoni)	5
Colonisation (Jean Grave)	15
Contre le brigandage marocain	20
La guerre (Octave Mirbeau)	30
La danse des milliards	15
Patrie, guerre, caserne	15
Evolution de la morale	30
Justice! (Henri Fischer)	20
Prenons la terre (E. Girault)	10
De l'incohérence à l'assassinat	15
Le militarisme (H. Fischer)	20
Mystification patriotique et solidarité prolétarienne	15
Nouveau manuel du soldat	15
Lettres de pioupious (F. Henry)	15
Le congrès de Stuttgart et l'antipatriotisme (Gustave Hervé)	15
L'antipatriotisme (Hervé)	15
La C. G. T. (Paul Delesalle)	15
Le prêtre dans l'histoire de l'humanité (Roméo Manzoni)	30
Comment ON fera la révolution	**20**
Centralisme et Fédéralisme	25
Les crimes de Dieu (S. Faure)	20
La peste religieuse (J. Most)	15
Le syndicalisme révolutionnaire	15
Non, Dieu n'est pas! (Meslier)	15
Communisme et anarchie	15
Le désordre social (G. Hervé)	15
Le remède socialiste (Hervé)	15
Vers la révolution (Hervé)	15
L'école, antichambre de caserne et de sacristie (Janvion)	15
Enseignement bourgeois et enseignement libertaire	15
Vers la Russie libre (Bullard)	45
Un anarchiste devant les tribunaux (Georges Etiévant)	15
L'organisation de la vindicte appelée justice (P. Kropotkine)	15
Les travailleurs des villes aux travailleurs des campagnes	15
La femme et la révolution	35
Au café (Malatesta)	25
L'éducation libertaire	15
Aux jeunes gens (Kropotkine)	15
L'Etat, son rôle historique	25
La morale anarchiste	15
L'amour libre (Mad. Vernet)	15
L'immoralité du mariage	15
La femme esclave (Chaughi)	15
Aux femmes (Urbain Gohier)	15
Pages d'histoire socialiste	30
Le chômage, ses causes, ses conséquences (Louis Dret)	15
Les maisons qui tuent (M. Petit)	15
Le salariat (P. Kropotkine)	15
La grève	10
Opinions subversives de G. Clemenceau (André Morizet)	20
Aux anarchistes qui s'ignorent	10
L'art et le Peuple (M. Robin)	20
A mon frère le paysan (Reclus)	10
Anarchie (André Girard)	15
La valeur sociale du syndicalisme	**15**
A. B. C. syndicaliste (Yvetot)	15
L'absurdité politique (P.-Javal)	10
L'absurdité des soi-disant libres penseurs (Paraf-Javal)	15
L'armée contre les grévistes (Walther Biolley)	20
A bas les morts! (E. Girault)	10
Conception philosophique de l'Etat et des fonctionnaires	10
Ce qu'est le syndicalisme	10
Considérations à propos de l'affaire Bertoni (L. Avennier)	15
Documents socialistes (A. Dal)	35
La grève des électeurs (Octave Mirbeau)	15
Deux tsars (Mme M. S.)	35
Les députés contre les électeurs	10
En communisme (à Aiglemont)	15
Entretien d'un philosophe avec la maréchale (Diderot)	15
L'élection du maire	15
La faillite du christianisme	20
La grève générale politique	20
La grève générale et la révolution (Aristide Briand)	10
L'hérédité et l'éducation (Mahé)	20
L'homme (Roméo Manzoni)	45
Le livre d'or de l'enseignement religieux	10
Nos seigneurs les évêques désavoués par Jésus et les apôtres	10
Lettre à un paysan (Loquier)	15
Manifeste aux travailleurs des villes et de la campagne	10
Manifeste du parti communiste (Karl Marx et Engels)	25
Le manuel du paysan	15
Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave)	15
Les prisons russes (V. Figner)	25
Pages choisies d'A. Briand	15
La panacée révolution (Grave)	15
L'action directe (Emile Pouget)	**15**
Réponse aux paroles d'une croyante (Sébastien Faure)	25
La science et la divinité	10
La social-démocratie	20
Surproduction et chômage	15
Si j'avais à parler aux électeurs	15
Le travail antisocial et les mouvements utiles (A. Libertad)	15
La troupe et les grèves	15
Le tréteau électoral	15
Les temps nouveaux (Kropotk.)	30
Un procès en Russie (Tolstoï)	30
Vers le bonheur (S. Faure)	15

Bibliothèque du Mouvement prolétarien

65 centimes le volume.

Syndicalisme et Socialisme.
La Confédération Générale du Travail, par Emile Pouget.
La décomposition du marxisme.
Le Sabotage (E. Pouget)
Voyage révolutionnaire (Griffuelhes)
Les Bourses du Travail et la C.G.T.
Le parti socialiste et la C.G.T.

La classe ouvrière (Frères Bonneff)

Les boulangers	20
Les employés de magasin	20
Les terrassiers	20
Les travailleurs du restaurant	20
Les cheminots (train et voie)	20
Les cheminots (ateliers, bureaux)	20
Les pêcheurs bretons	20
Les postiers	20

La série complète : 1 fr. 25.

Ferrer, sa vie, son œuvre	65
Pour la révision du procès Ferrer	65
La terreur en Russie (Pierre Kropotkine)	65
Quelques lances rompues pour nos libertés (Nelly-Roussel)	65
Quelques écrits (Schwytzguébel)	**80**
La Ruche. Propos d'éducateur (Sébastien Faure)	65
Pour la vie, avec une préface de Elisée Reclus	55
Politique et socialisme (le préjugé parlementaire), Ch. Albert	65
Précurseurs de l'internationale	1,05
Le clergé, les royalistes et les jaunes (Jean Gauthier)	1,10
Œuvres complètes de Léon Tolstoï chaque volume	2,75
Leur patrie (Hervé) édit. pop.	1,05
L'ordre par l'anarchie	1,05
Souvenirs d'un révolutionnaire	1,25
De Ravachol à Caserio	1,75
Les syndicats professionnels	2,25
Résurrection (Tolstoï)	2 75
Œuvres posthumes (Lse Michel)	80
L'homme nouveau (Malato)	1,05
L'anarchie (Kropotkine)	1,05
Loi fédérale sur la responsabilité civile des fabricants	25
Loi fédérale concernant le travail dans les fabriques	25
Almanach du travailleur (édition de la *Voix du Peuple*) années 1909, 1910, 1911, chaque ex.	35
les trois années ensemble	70
Voix du Peuple, année 1906	6,—
Années 1907, 1908, 1909, 1910, chaque année	4,—
Collection complète de tous les numéros parus à ce jour	22,—
Lithographie (Montjuich)	1,20
Photogravure de Ferrer	55
Cartes postales de propag., la dzne	60
Chansons. — Pièces de théâtre.	

LIVRES à 3 fr. 25

Autour d'une vie (P. Kropotkine).
La grande révolution (Kropotkine).
Paroles d'un révolté (Kropotkine).
La conquête du pain (Kropotkine).
Soupes (Lucien Descaves).
Œuvres (Michel Bakounine), 4 vol.
L'anarchie, son but, ses moyens.
La grande famille (Grave).
L'individu et la société (J. Grave).
La société future (Jean Grave)
La société mourante et l'anarchie.
Psychologie de l'anarchiste socialiste (A. Hamon).
La Commune (Louise Michel).
Au pays des moines (J. Rizal).
Le socialisme et le congrès de Londres (A. Hamon).
Psychologie du militaire professionnel (A. Hamon).
De la Commune à l'Anarchie.
Les joyeusetés de l'exil (C. Malato).
Philosophie de l'anarchie (Malato).
La Physiologie morale.
L'inévitable révolution.
L'évolution, la révolution et l'idéal anarchique (Elisée Reclus).
Comment nous ferons la révolution (Pataud et Pouget).
Les inquisiteurs d'Espagne.
La vie tragique des travailleurs.
Réformes, révolution (J. Grave)
Le coin des enfants
La bonne Louise (Physiologie de Louise Michel), par E. Girault.
Biribi (Georges Darien)
Un an de caserne (Lamarque).
Leur République (Urbain Gohier).
La révolution vient-elle? (Gohier).
Humanisme intégral (Lacour).
Philosophie du déterminisme.
Le militarisme et la société moderne.
La Commune au jour le jour (Reclus)
Souvenirs d'une morte-vivante.
L'Amour libre (Charles Albert).
En marche vers la société nouvelle.
Sous la Casaque (Dubois-Desaulle).
L'unique et sa propriété (Stirner).